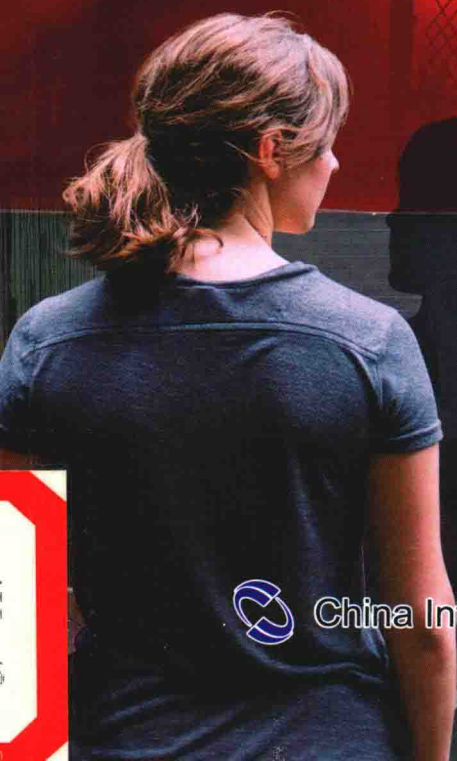


*Lisa Carducci*

DE PÉKIN  
À BEIJING

Souvenirs à la carte



China Intercontinental Press

1291  
117  
Lisa Carducci

(李莎)

# DE PÉKIN À BEIJING

Souvenirs à la carte



China Intercontinental Press

## 图书在版编目 (CIP) 数据

一个外国人在北京的 25 年: 法文 / (加) 李莎著. -- 北京: 五洲传播出版社, 2016.1  
ISBN 978-7-5085-3478-7

I. ①一… II. ①李… III. ①城市史—史料—北京市—现代—法语 IV. ①K291

中国版本图书馆 CIP 数据核字 (2016) 第 165097 号

---

## 一个外国人在北京的 25 年 (法文)

著 者 : [加拿大] 李莎 (Lisa Carducci)

法 文 审 读 : 王秉仪

图 片 来 源 : 李 莎 吴可颖 摄图网

设 计 制 作 : 丰饶视觉

责 任 编 辑 : 宋博雅

出 版 发 行 : 五洲传播出版社

社 址 : 北京市北三环中路 31 号生产力大楼 B 座 6 层

邮 编 : 100088

网 址 : <http://www.cicc.org.cn>

电 话 : 0086-10-82007837 (发行部)

印 刷 : 北京久佳印刷有限责任公司

开 本 : 850 毫米 × 1168 毫米 1/32

印 张 : 4.125

印 数 : 1—1500

字 数 : 176 千字

版 次 : 2016 年 7 月第 1 版第 1 次印刷

定 价 : 78.00 元

## Préface

En juillet 2016, il y aura un quart de siècle que je suis établie en Chine. J'ai pensé célébrer cet anniversaire avec vous, chers lecteurs, en vous racontant des faits sérieux ou cocasses, tristes ou amusants, qui vous permettront de refaire avec moi le périple de la capitale de Chine vers la superbe métropole qu'elle est devenue aujourd'hui.

Lorsque j'y suis arrivée (pour ne plus en repartir, ce que j'ignorais moi-même alors), mes parents et amis m'écrivaient du Canada, des États-Unis, de France ou d'Italie : « Tu vis à Beijing, est-ce loin de la capitale ? », ou bien : « Je croyais que tu étais à Pékin. »

Je me suis fait un devoir de répandre que le gouvernement chinois avait demandé au monde d'écrire et prononcer le nom de la capitale sans le traduire : B-e-i-j-i-n-g. Mais certaines nations font toujours fi de ce vœu, et continuent de parler de Pechino, Pékin, Peking, etc., ce qui a pour moi un relent de colonialisme.

Je suis arrivée au moment parfait pour vivre la période la plus active et rapide du passage à l'ère moderne. La politique de réforme et d'ouverture avait été lancée par Deng Xiaoping en 1978, mais lorsque j'avais mis le pied sur le sol chinois pour la première fois, en 1985 – un voyage en groupe de 31 Québécois – la porte était à peine déverrouillée. Depuis, j'ai vu défiler les plans quinquennaux de développement, souvent réalisés avant terme; j'ai eu le bonheur de participer au développement, et j'en ai retiré des honneurs inattendus. Il est si valorisant de voir ses efforts produire des résultats, et – bien que le but ne soit pas la récompense – quand une reconnaissance vient couronner le travail, on ne peut qu'apprécier, et l'on s'engage alors à déployer sa collaboration avec encore plus d'enthousiasme.

C'est à partir de mon troisième séjour, en 1991, que je me suis réellement intégrée dans la vie chinoise. J'ai beaucoup écrit sur la Chine – une bonne quarantaine de mes 78 ouvrages publiés à ce jour. Le présent texte n'a pas pour but de répéter ni de résumer; je désire rendre hommage au développement de la Chine à tous points de vue en montrant ce

qu'elle était il y a un quart de siècle et ce qu'elle est devenue en s'ouvrant au monde, à la modernité, aux idées, aux civilisations « autres » et à l'intégration (pas toujours heureuse) des cultures qu'elle a admises dans cet Empire du Milieu si longtemps concentré sur lui-même. Je mettrai donc en lumière ce qui était et qui n'est plus, ou ce qui était dans l'œuf et est aujourd'hui pleinement éclos.

## Table des matières

Juillet 1985, mes yeux s'ouvrent sur la Chine .....	1
La romancière déguisée en étudiante .....	3
Le quotidien d'un expert étranger .....	10
<i>Dānwèi</i> , ça existe en français ? .....	14
Une valeur qui perd des plumes .....	16
L'aventure du transport en commun .....	21
Voyager, c'est bien plus que se déplacer .....	27
Vous avez dit « faire la queue » ? .....	31
Comment dois-je vous interpeler ? ( <i>zěnmě chēnghū nín?</i> ), une question bien chinoise .....	32
« <i>Mǎi dōngxi</i> », un art et un sport .....	34
La protection de l'environnement commence chez soi ..	39
<i>Tchinn'ge mony</i> ? .....	41
Les valeurs morales d'une culture à une autre .....	42
Tout le monde travaille, mais... ..	45
Les intellectuels : une des quatre petites étoiles du drapeau national .....	51
Des habitudes disparues .....	54

Quand le logement devint une marchandise .....	58
Manger, un besoin universel .....	61
Propreté, hygiène, santé .....	68
Ah, la poste ! .....	72
Faits et images d'autres temps .....	74
Démocratie, un chapitre entre parenthèses .....	76
La liberté d'expression .....	80
Une antiquité appelée « téléphone » .....	83
De la tenue <i>Mao</i> à la robe de dentelle .....	86
L'information, les médias .....	89
Si vous pensez que religion rime avec prison .....	91
Le mariage n'est plus ce qu'il était .....	95
Combien d'enfants voulez-vous ? .....	97
Changements en vrac .....	99
Conclusion .....	104
Illustrations .....	I

## Juillet 1985, mes yeux s'ouvrent sur la Chine

Le premier Chinois à me saluer, dès notre atterrissage à Shanghai, fut un moustique. Au sol, nous attendait notre guide, une jeune femme originaire de Nanjing. La population en général – des deux sexes – portait le pantalon et **une veste vert kaki ou bleu indigo, avec une casquette**<sup>1</sup> la plupart du temps, et des chaussures de coton. J'avais apporté trois robes de coton fin, une bleue, une rose et une jaune, boutonnées jusqu'au cou mais à manches très courtes, ce qui attira, pendant tout le voyage, des regards en coin sur mon **habillement** « indécent ».

Les **repas** étaient minutés avec précision car les groupes de touristes se succédaient à intervalle de 30 minutes dans les cantines à cet effet. Au deuxième ou troisième repas, ceux qui avaient observé comment tenir leurs baguettes, au lieu d'y aller au hasard, étaient devenus habiles. Nous étions dix autour d'une table ronde. Les serveuses déposaient sur chaque table une bouteille de bière pour les hommes et une d'orangeade pour les femmes. Quelques-unes d'entre nous trichaient en mêlant les deux boissons.

À chaque temple, jardin, monument, musée visité, nous étions d'abord accueillis dans un salon où l'on nous expliquait l'histoire et le contexte. Mais avant tout, on servait aux honorables visiteurs étrangers du **thé bouillant**. De tout le mois il ne fit jamais moins de 33°C. Plusieurs riaient et pas toujours discrètement, et demandaient plutôt de l'eau. On leur en apportait, mais chaude... Je me disais qu'il devait y avoir une raison pour que les Chinois boivent chaud en été (et mangent des glaces en hiver, à -30°C, comme je le verrais à Harbin en 1993). C'est que si l'on rapproche l'intérieur du corps de la température extérieure, on sent moins la chaleur ou le froid. C'était une perle de sagesse chinoise

---

1. Les passages surlignés en gris réfèrent à une/des photo/s. Les mots en caractères gras équivalent à des « sous-titres ».



bien fondée. Puis, les Chinois se sont mis à avoir des réfrigérateurs, et beaucoup de jeunes d'aujourd'hui ne connaissent même pas l'existence de cette saine habitude.

Une autre valeur culturelle était alors la **ponctualité**. Quand notre bus devait partir à 8h du matin, si un retardataire arrivait à 8h02, telle impolitesse ne passait pas inaperçue. Les embouteillages n'étaient pas encore nés, les Chinois se déplaçaient alors à pied ou à bicyclette; ils n'avaient donc aucune raison d'être en retard.

Et parlons-en, de ces **bicyclettes** qui occupaient la largeur de la chaussée, **arrêtées au feu rouge**, et qui repartaient toutes ensemble au même rythme ! C'est une image inoubliable que nous prenions en photo à travers les vitres de notre autocar.

En 1989, il n'y avait à Beijing qu'une vingtaine d'**hôtels autorisés** à accueillir des touristes. Aujourd'hui, on en compte 1 374, selon des statistiques prélevées de l'internet. Le dernier construit et le plus luxueux était (en 1985) le Great Wall. Notre guide le visiterait pour la première fois en même temps que nous; nous ne pouvions y loger, nous expliquait-elle, car son prix dépassait notre budget, mais nous allions le voir, et même y entrer ! Quelle splendeur et quel service ! Nous dirigions-nous vers les toilettes, une préposée aux gants blancs nous ouvrait la porte. À l'intérieur, une autre suivait le mouvement de nos yeux pour nous ouvrir le robinet visé, et nous tendait une serviette. Nous étions gênés de tant de luxe !

Tout au long de notre voyage dans onze grandes villes, lorsque nous quittions notre hôtel pour monter dans l'autocar, le matin, des dizaines de Chinois étaient accrochés aux grilles pour nous examiner, avec nos vêtements colorés, nos cheveux « jaunes » et nos nez « hauts ». Ils souriaient, et commentaient à notre insu, mais aucune communication n'était possible faute de connaître la langue de l'autre.

## La romancière déguisée en étudiante

Quatre ans plus tard, soit en 1989, je devais séjourner de nouveau en Chine, de la Saint-Valentin à la fin de mai. Je plongeais dans la vraie vie, bien différente de celle des touristes. Afin de bénéficier d'un logement à prix abordable, je m'étais inscrite au cours de chinois pour étrangers, niveau débutants, au *Běijīng Yǔyán Xuéyuàn*. Mais je m'étais entendue avec la prof pour n'afficher qu'une présence physique en classe, car nous étions prévenus : après trois absences, un étudiant serait renvoyé. Je n'avais aucune intention d'apprendre le chinois; j'étais en Chine pour écrire le chapitre chinois de mon roman *Stagioni d'amore*, tout comme j'avais écrit en Sicile, en France, dans le Molise italien, et au Canada, les autres parties de ce roman.

L'après-midi, je travaillais dans **ma chambre**, partagée avec une Néerlandaise, ou bien je sortais. Un jour, en rentrant, j'ouvre le dossier contenant le brouillon de mon roman, et j'y aperçois un cheveu noir de gros calibre; rien à voir avec les miens, châains et extrêmement fins. Bref, un cheveu chinois. Je comprends alors qu'on est venu **inspecter la chambre** de « l'invitée étrangère », pour savoir si elle ne serait pas une *persona non grata*.

Cela me fit sourire; je n'avais rien à cacher ni aucune mauvaise intention. Je prenais toujours garde de ne pas souiller, déchirer ou mettre à la poubelle un journal sur lequel apparaissait une photo des dirigeants du pays; j'empilais ces photos sur le coin de ma table pour manifester mon respect. C'était ainsi qu'on fonctionnait dans ce pays; j'étais une « invitée », et je me conformais sans aucune réticence aux règles locales.

Les Chinois qui avaient des **contacts avec les étrangers** étaient surveillés. C'est-à-dire qu'ils devaient se présenter au rapport à intervalle donné. D'autre part, ceux qui parlaient russe, japonais ou une autre langue étrangère étaient encouragés à écouter d'une oreille espionne les conversations entre étrangers afin de rapporter aux autorités tout comportement ou parole hostile à la Chine. On me suivait dans la rue, parfois, pour voir où j'allais, qui je rencontrais; comme j'avais la conscience en paix, cela ne faisait que m'amuser.

Dans chaque groupe, l'étudiant **chef de classe** était chargé de rapporter aux autorités toute parole ou geste suspect du prof étranger. Et le **collègue chinois** dont j'étais l'assistante pour le cours d'interprétation était mon surveillant attitré. Il me dirait, à la fin de mon mandat de deux ans, que mon contrat ne serait pas renouvelé. « Tu ne sais pas combien on te craint ! Aux réunions hebdomadaires, on ne manque jamais de nous rappeler de faire attention quand on parle à Lisa, que tu es dangereuse car tu écris pour les journaux étrangers. » Pourtant, j'avais exposé clairement que j'étais titulaire de la rubrique « Corrispondenza da Beijing » dans l'hebdomadaire *Il Cittadino canadese* publié à Montréal, et j'avais même offert de traduire mes articles (que j'envoyais alors par télécopie) de l'italien au français pour rassurer les autorités de mon département. Pourtant, la méfiance demeurait insurmontable.

J'étais en Chine lors des évènements de **juin 1989**. Le monde extérieur n'a rien compris ou rien voulu comprendre, et je ne vais pas rouvrir ici ce dossier. Chaque année, les 3 et 4 juin, les médias européens et américains lançaient des images et de l'encre pour blâmer la Chine, et ce jour-là, il y avait toujours – comme par hasard – une panne de courant ou un retard de livraison des revues étrangères.

Je ne pouvais raconter alors ce que j'avais vécu au quotidien, du 12 avril jusqu'à mon départ fixé d'avance au 31 mai. D'une part, j'étais encore trop bouleversée; d'autre part, la Chine souhaitait que les étrangers ne s'occupent pas de propager une info qui ne pouvait être que partielle. Ce n'est que quatre ans plus tard que je décidai d'envoyer aux quotidiens montréalais *La Presse* et *Le Devoir* une longue lettre... anonyme. J'avais d'abord posté aux deux journaux, quelques jours auparavant, mon identité et l'annonce d'un article non signé. Aucun des deux quotidiens ne publia mon texte. En juillet, lors de mes vacances au Canada, je téléphonai au siège des deux médias; on me répondit n'avoir « rien reçu ». Ah ! bon ? Alors je renvoyai le texte, de Montréal, puis dus téléphoner de nouveau car tous deux avaient manqué à leur promesse de me faire signe. L'un me répondit : « Ce n'est pas ce que nos lecteurs s'attendent à lire. » L'autre : « On est déjà à la fin de juillet. »

L'éditeur québécois à qui je soumis (en 1997 ?) le manuscrit de mon premier livre sur la Chine le refuserait aussi : « C'est **trop pro-chinois**.

Surtout la partie sur le Tibet », alors que je ne faisais que raconter ce que j'avais vu, entendu, vécu au Tibet, sans interprétation. Ce livre, c'était *La Chine telle que je la vis*, qui serait finalement publié conjointement par Littérature chinoise (Chine) et Humanitas (Canada) en 1998. Pourtant, je croyais y avoir trop critiqué la Chine pour qu'un éditeur chinois s'y intéresse.

La **propagande** n'est pas un phénomène à sens unique, on l'oublie trop souvent. D'ailleurs, « propagande » ne veut pas dire mentir mais répandre, propager l'information. Ce mot qu'on associait (et associe encore) en Occident aux pays socialistes et communistes, j'ai travaillé fort, à partir de 1993 où j'étais au service de la CCTV, puis de divers médias imprimés, à le faire disparaître des appellations officielles comme « Bureau de propagande ». Je ne m'attribue qu'une infime partie du mérite, mais on dit depuis plusieurs années « Bureau d'information ».

Entre le printemps 1989 et mon retour pour enseigner en 1991, je remarquai une intensification de la surveillance. Les événements du 4 juin 1989 n'étaient pas une petite affaire dans les relations internationales. La plaie était encore ouverte. On pouvait donc considérer normal que la Chine resserre son autorité sur les étrangers, même sur des libertés déjà acquises. La surveillance des **contacts entre Chinois et étrangers** s'était resserrée. Bref, on savait toujours exactement où nous étions, et avec qui. Pourtant, la situation reviendrait peu à peu à la normale et l'on se retrouverait avec les mêmes règles qu'avant juin 1989.

Les professeurs étrangers habitaient sur le campus de leur université, et les employés des médias – CCTV, Radio-Chine internationale, les revues comme *Beijing Review*, *La Chine au présent* (alors *La Chine en construction*), publiées en plusieurs langues, logeaient à l'Hôtel de l'Amitié (*Yǒuyì Bīnguǎn*). À cette époque, les conjoints des experts étrangers pouvaient accompagner la personne engagée, mais un certificat de mariage était exigé.

Quand un Chinois rendait **visite** à un étranger, du même sexe ou de l'autre, il devait s'inscrire et laisser sa carte d'identité à la réception. On téléphonait à l'étranger qui devait aller rencontrer son visiteur à la guérite. Puis, à 22h20, le téléphone sonnait de nouveau : « Votre invité/e doit avoir quitté à 22h30; veuillez le/la raccompagner immédiatement. »

Souçonnait-on des relations autres que verbales entre un homme et une femme ? Alors, des membres de l'administration accompagnés de policiers arrivaient à l'improviste, double de la clé en main, et demandaient d'une voix affolée : « Où est le feu ? L'alarme a sonné pour votre appartement ! » S'il n'y avait pas d'incendie mais... une autre évidence, la partie chinoise était emmenée pour interrogatoire et la partie étrangère, renvoyée. Par ailleurs, j'ai eu connaissance de rapports homosexuels discrets, dont les autorités semblaient ignorer l'existence.

Je crois bien qu'on craignait davantage les **relations sexuelles**, même entre Chinois, que les autres types d'échanges. Car des surveillants sans uniforme se promenaient dans les parcs pour séparer les couples trop rapprochés, et les expulsaient dès la tombée du jour. N'empêche que les bosquets de la plus fameuse université de la capitale laissaient filtrer des soupirs languissants, le dimanche après-midi, et que le toit de l'institution où j'enseignais était parsemé de condoms usagés, m'ont révélé des étudiants.

On surveillait aussi **le courrier** qui arrivait de l'étranger. On retirait souvent les photos, je ne sais pourquoi, sauf qu'à l'époque les Chinois adoraient regarder des photos et que peu d'entre eux possédaient un appareil. Dans une université où l'on enseignait une vingtaine de langues, il était facile de recruter des « inspecteurs » de courrier. Si la lettre ne contenait rien de suspect, on recollait l'enveloppe et vous la livrait. En cas contraire – comme des questions indiscretes sur la vie en Chine ou des commentaires politiques, la lettre ne parvenait jamais entre les mains du destinataire.

Un jour, dans un courrier de ma fille qu'on venait de me remettre, je trouve une page en allemand. Une lettre reçue à Montréal et qu'elle me faisait suivre ? Analphabète dans cette langue, je frappe à la porte de mon collègue allemand. Il réagit : « Oh ! C'est une lettre de ma mère ! »

Un autre jour que j'étais dans mon appartement à l'heure de la livraison du courrier, je reçois de main à main un envoi d'Italie. La colle de l'enveloppe est encore fraîche. Je feins de m'étonner du phénomène mystérieux. En fait, je ne suis aucunement fâchée; je sais que c'est un procédé ordinaire et habituel, et comme j'ai décidé de vivre en Chine, je m'y prête tout simplement. Mais le livreur, gêné et rougissant, dit :

« Ce n'est pas comme vous croyez... L'enveloppe est arrivée décachetée, et pour que vous ne pensiez pas que nous l'avions ouverte, nous l'avons recollée. » Alors je lui dis que le tarif est moins élevé, en Italie, pour un envoi de masse si l'enveloppe n'est pas scellée. Il soupire d'aise, et moi, j'éclate de rire.

La première fois que ma fille me rendit visite, avec sa famille, en 1993, soit après trois semestres d'enseignement à *Èr Wài*<sup>2</sup>, les autorités de mon université déléguèrent un professeur d'anglais que je n'avais jamais rencontré pour nous servir d'escorte dans nos déplacements à titre d'interprète. Je fis semblant d'apprécier son aide, et l'invitai même à déjeuner avec nous. Il apporta sa contribution au repas : des bâtonnets de carotte enrobés de jaune d'œuf et frits, que sa mère avait préparés. Délicieux !

À la fin de l'année scolaire 1993, j'avais décidé d'aller visiter le Xinjiang. Mais c'était très loin : 72 heures en train (aujourd'hui 40). Or, une étudiante qui rentrerait chez elle à Urumqi m'avait invitée à l'accompagner. À ce moment-là, un Chinois qui accueillait un étranger dans son domicile devait accompagner son visiteur, muni de passeport et visa, au poste de police local pour **l'enregistrement**. Ce règlement existe toujours, de même que pour les résidents étrangers en Chine qui reçoivent des membres de leur famille en visite. Mais on dépasse parfois les 24 heures allouées, sans trop de conséquences. Or, le père de l'étudiante, un fonctionnaire, était en mission quand je suis arrivée. À son retour, il demanda si j'étais bien enregistrée, et constata que sa famille avait oublié la règle. Mais comme il ne restait que trois jours, il me suggéra d'entrer et sortir séparément de sa fille afin que les voisins ne sachent pas exactement dans lequel des quarante appartements du bâtiment se trouvait une intruse, minimisant le risque qu'on découvre que j'étais là illégalement depuis huit jours. Il n'y eut cependant aucune conséquence.

De rares **hôtels** étaient **accrédités** pour accueillir des étrangers. Cela ne causait aucun problème aux groupes de touristes qui venaient en Chine avec les services d'une agence. Mais il n'en allait pas de même pour les

---

2. Institut des langues étrangères n° 2.

étrangers qui résidaient en Chine, et qui partaient seuls explorer le pays. À Shenyang dans la province du Liaoning, vers 1995, j'avais visité sept hôtels dont aucun n'avait le droit d'accueillir des non-chinois. Le soir tombait, je ne savais où aller. Alors, un aubergiste décida d'enfreindre la loi pour ne pas me laisser dehors, et me permit d'occuper un des quatre lits d'un dortoir, m'indiquant que je devais être couchée avant que les trois autres occupantes, chinoises bien entendu, ne rentrent, et me lever avant l'aube afin de quitter incognito. Sinon, il encourrait de graves ennuis.

En 2006, j'allais faire connaissance de « ma fille tibétaine » et sa famille lors du *Chünjié* (Nouvel An chinois). Il fallait trois jours pour se rendre jusqu'au petit village logé dans les hautes montagnes du Yunnan, à 40 km du Tibet. La jeune fille était venue m'attendre à ma descente de ce qu'on pourrait appeler un autocar, et nous ne pourrions poursuivre que le lendemain. Or, il n'y avait qu'un hôtel dans le village; sans électricité, sans eau ni chauffage. Laissant nos cartes d'identité à l'aubergiste, nous allâmes prendre une bouchée dans un minable restaurant. Au retour, l'aubergiste me rendit ma carte et expliqua en tibétain à ma compagne qu'il avait cru que j'étais « chinoise », mais comme j'étais étrangère, il ne pouvait m'accepter. Enfin, pris de pitié pour nous, il accepta de fermer les yeux et n'inscrivit que la jeune Tibétaine (donc chinoise), espérant que la police ne ferait pas d'inspection ce soir-là.

Peu à peu, et assez vite tout de même, les choses ont changé. D'abord dans la capitale, puis dans les villes de province. Même dans des endroits reculés, aujourd'hui, les étrangers peuvent loger à la même enseigne que les Chinois, comme dans les autres pays du monde où l'on ne fait pas de différence entre les clients, locaux ou d'ailleurs.

Plus de contrôle du courrier, ni des visiteurs. Les experts étrangers sont engagés individuellement. Si leur conjoint-e, officiel-le ou non, vient aussi, c'est à ses frais et non plus aux frais de l'État en ce qui concerne le voyage, le logement, et toute autre prise en charge. Et les mœurs sont laissées à la liberté de conscience individuelle.

Plusieurs de mes amis ne comprennent pas que j'aie pu supporter « tant d'ingérence » dans ma vie personnelle. Eux, disent-ils, ils auraient immédiatement quitté le pays. Pour ma part, c'était ainsi que les choses

se passaient et comme je voulais rester, c'était à moi de suivre les règles. Aujourd'hui, avec la **modernisation** du pays et une meilleure application des **droits humains**, tout se passe comme en Occident, tant pour les Chinois que pour les autres.

Quant à la légalité des étrangers en Chine, il est nécessaire qu'elle soit surveillée, car le nombre de personnes sans visa, ou dont le visa est échu, ou qui occupent un emploi alors qu'ils détiennent un visa d'études, de visite à la famille ou de tourisme, s'accroît sans cesse. Et la criminalité exercée par ces personnes augmente aussi, qu'il s'agisse d'entrée ou de séjour illégal ou de contrebande d'œuvres d'art, de peaux d'animaux protégés, ou de drogues.



## Le quotidien d'un expert étranger

Les conditions de vie des experts étrangers au service des médias et de l'enseignement ont évolué énormément. Les honoraires de ceux qui étaient rémunérés par la Chine – et non envoyés par leur université – étaient, en 1991, de 1 200 yuans pour un « *foreign expert* » (détenteur d'un diplôme en enseignement, d'une maîtrise ou d'un doctorat dans la matière enseignée), et 800 pour les « *foreign teachers* ». Mes collègues chinois gagnaient alors 160 yuans (débutant), 200-400 après quelques années. Les *foreign teachers* pouvaient être des jeunes qui faisaient du tourisme à bicyclette, et qui avaient envie de vivre une expérience enthousiasmante.

D'année en année, des règlements se sont ajoutés pour exclure les travailleurs non qualifiés, mais on trouve encore le moyen de les contourner. Il y a maintenant des agences qui recrutent ces personnes, leur donnent une soi-disant formation de quelques jours, à hauts frais, puis les aident à trouver un poste d'enseignant. Ces agences sont complices d'universités de province qui auront, de la sorte, un document pour se justifier quand on contrôlera la légitimité de leurs enseignants étrangers. Le cas échéant, l'enseignant sera renvoyé, mais parfois on lui suggèrera même d'aller poursuivre sa carrière dans telle ou telle autre université.

La plupart de mes collègues étrangers étaient rémunérés par leur pays, et jouissaient d'une prime d'éloignement. Avec des revenus dix fois plus élevés que les miens, ils n'avaient pas à calculer pour survivre. Cependant, ce n'était pas l'argent qui m'attirait en Chine. Aujourd'hui, les salaires versés par la Chine sont beaucoup plus alléchants et permettent de couvrir la location d'un logement, les frais de déplacement et les frais médicaux, des aspects autrefois pris en charge par l'État.

Quant à moi, j'ai travaillé 16 ans dans ce pays (enseignement, CCTV, et Beijing Information), et touché au maximum, en 2007, 4 900 yuans par mois. Et – bien sûr – les étrangers aussi paient des impôts, prélevés à la source.

De toute façon, outre les activités gratuites qui relevaient de notre contrat, il n'y avait pas d'endroit où dépenser. Les quelques spectacles